

Comptes rendus bibliographiques



CHAPUIS, Robert (2019)
Besançon, un vignoble millénaire.
L'Harmattan, 204 p.

(ISBN 978-2-343-17315-3)

L'agglomération de Besançon s'est implantée sur un méandre du Doubs : la Boucle. Lorsqu'on évoque cette ville, c'est à la place forte militaire, la capitale religieuse ou à son patrimoine architectural qu'on pense. Son riche passé lui a valu le label « Ville d'art et d'histoire » et un classement au Patrimoine mondial de l'Unesco en

tant que site Vauban. Sa qualité de ville vigneronne semble cependant être moins connue du grand public. Le livre de Robert Chapuis, professeur émérite en géographie, comble cette lacune. Auteur de plusieurs ouvrages traitant de la viticulture française et étrangère dont en 2013, *Vignobles du Doubs et de Haute-Saône*, il obtient en 2017 le prix Georges Dreyfus décerné par la Société de Géographie pour *La renaissance d'anciens vignobles français disparus*. En 2019, paraît *Besançon, un vignoble millénaire* chez L'Harmattan, collection Connaissance des régions. Écrit en collaboration avec Patrick Mille, ingénieur d'étude au laboratoire THEMA – Université de Bourgogne Franche-Comté, cet ouvrage se place dans la continuité des précédents. Il a bénéficié du soutien de la Chaire UNESCO Culture et traditions du vin, dont l'un des objectifs consiste au développement des connaissances sur les vignobles et vins du monde et à la diffusion de ces savoirs auprès d'un large public. Suivant une approche historique et géographique, les auteurs retracent la construction du vignoble bisontin, au regard des évolutions politique, économique, sociale, environnementale et technique en un découpage chronologique en cinq temps. Ils appuient leur discours sur une riche iconographie en noir et blanc et en couleur mêlant photographies, cartes, schémas, graphiques, tableaux et statistiques.

L'ouvrage débute par une préface signée du maire de la Ville de Besançon, Jean-Louis Fousseret. Suit une page de remerciements qui fait la part belle à la littérature grise (mémoires et thèses) trop souvent oubliée. Elle précède une courte introduction d'une demi-page. Robert Chapuis s'attache à retrouver les origines du vignoble, qu'il datera : « On prendra comme départ le XI^e siècle, époque de la première mention certaine de son existence (p. 14) ». Il souligne le rôle capital de l'Église dans sa création puis son extension. C'est au bas Moyen Âge que s'affirme la viticulture urbaine : la vigne occupe l'essentiel du terroir des coteaux de la Boucle. La population viticole est estimée au quart de la population de Besançon : les vigneron ne sont que rarement propriétaires des terres qu'ils exploitent et l'Église dispose de la moitié du vignoble. Les rendements sont aléatoires, sujets aux aléas climatiques et aux différentes périodes de troubles (guerres, révoltes). Fin XV^e siècle, l'organisation économique, politique et sociale du vignoble est solidement structurée ; vins et commerce sont taxés.

Le second temps aborde les XVI^e et XVII^e siècles : la vigne atteint son extension maximale : « [Elle] encercle presque totalement la ville et pénètre à l'intérieur de la Boucle pour venir y encadrer la partie urbanisée » (p. 62). Des précisions sont données sur la taille des parcelles et l'organisation du territoire : « murgers », « trages », « cabordes » façonnent le paysage. Des schémas détaillent outillage employé et techniques de culture. Cépages, calendrier agricole, vendanges et vinification complètent la description du vignoble. La vente du vin est essentiellement locale ; il existe de « bons vins et des moins bons » (p. 70) ; les vigneron nombreux sont revendicatifs. La fin de cette partie et la suivante sont consacrées au vigneron. Aucun rôle décisionnel important ne lui est accordé au sein de la ville jusqu'à l'autorisation de la création de la première confrérie des vigneron : 1548, Confrérie de St-Vernier. Si certains sont propriétaires de petits lopins de terre, d'autres sont sous contrat de métayage à mi-fruit. Mais la plupart d'entre eux sont des ouvriers agricoles sans terre. Ils vivent chichement, sont mal logés. Une analyse des contrats de mariage décrit précisément leur vie quotidienne (p. 122-125). La Confrérie vient au secours des

paysans en détresse. De 1790 à 1880, le vignoble recule : telle est la conclusion de la quatrième partie. La Révolution, la vente des biens de l'Église sont à l'origine de l'éclatement de la propriété et du parcellaire. Pas d'amélioration dans la culture de la vigne : on ne garde que les cépages qui produisent le plus au détriment des autres, moins productifs mais donnant une qualité supérieure au vin. On note « une multiplication des petits propriétaires et une décadence des bonnes pratiques viticoles » (p. 142), des vigneron accablés par les taxes, l'attaque de la vigne par l'oïdium, la concurrence de la bière et des vins du midi avec l'ouverture à la navigation du canal Rhône-Rhin et l'arrivée du chemin de fer. Celle de l'horlogerie rendra Besançon très attractive : la ville comptera jusqu'à 57 000 habitants en 1881. Ces activités chassent la vigne hors de son territoire.

Dernier temps : « 1880-1930 : la débandade ». Le vignoble bisontin est attaqué par le mildiou puis par le phylloxéra. Arrachage, replantation, greffage, subventions auraient dû ralentir la chute des surfaces plantées en vigne. La reconstitution du vignoble est interrompue par la Première Guerre mondiale, qui emporte nombre de vigneron. Le vignoble *intra-muros* disparaît, celui des coteaux est en friche : « Besançon n'est définitivement plus une ville de vigneron » (p. 179). Le vignoble ne couvre plus que 14 ha.

En conclusion, Robert Chapuis pose la question : « Que reste-t-il du vignoble millénaire de Besançon ? » Des traces laissées dans le paysage rural : « murgers », murets de pierres, « cabordes ». Des traces conservées dans le paysage urbain et l'architecture : noms de rues, maisons vigneronnes avec caves, maisons bourgeoises, vestiges d'un passé florissant. Des empreintes dans la mémoire collective à l'origine de tentatives de replantation : 1973, 2010, 2017 grâce au maire et à des associations de passionnés. Le récit s'achève sur une note positive : « Besançon veut renouer avec son passé millénaire ».

Avec ce fruit d'un immense travail de recherche, Robert Chapuis et Patrick Mille ont su rendre passionnante l'histoire de la vigne à Besançon. Le livre se lit comme un roman. Le plan est équilibré, l'analyse, fine. L'illustration abondante est tout à fait appropriée. Les cartes précises et très lisibles rendent la lecture d'autant plus aisée. Les références bibliographiques sont analysées et non seulement citées. Il aurait été utile d'insérer un glossaire en fin d'ouvrage, mais il ne s'agit là que d'un petit manque qui n'enlève rien à la qualité d'ensemble. Ce voyage dans le temps et l'espace s'adresse à la communauté des chercheurs et étudiants, au

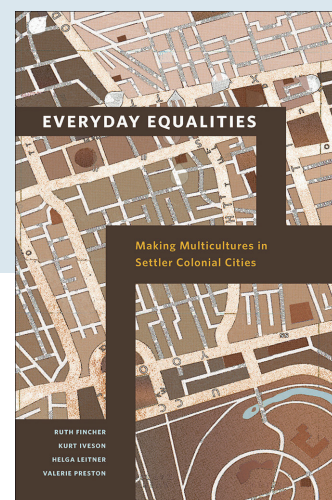
grand public et à tous les passionnés d'histoire locale et du monde de la vigne. Voilà un ouvrage qui fait référence par la richesse des informations fournies et sa qualité d'écriture géographique. Il constitue un jalon remarquable pour le champ de la viticulture urbaine et peut être classé parmi les incontournables de l'historiographie du vignoble français.

Dominique Soulandé

Université de Lille

FINCHER, Ruth, IVERSON, Kurt, LEITNER, Helga et PRESTON, Valérie (2019) *Everyday Equalities. Making Multicultures in Settler Colonial Cities*. University of Minnesota Press, 264 p.

(ISBN 978-2-343-18268-1)



Ce livre très abouti est le fruit de la collaboration soutenue de quatre éminents géographes intéressés par les rencontres avec la différence dans des villes de la « superdiversité », au sein des colonies de peuplement, en l'occurrence l'Australie, les États-Unis et le Canada. Il se démarque de plusieurs façons des études habituelles sur la cohabitation des différences au quotidien.

D'une part, si les rencontres sont traitées à la fois comme une ontologie (étant un moteur de la vie quotidienne dans la ville), une épistémologie et une méthodologie, le cadre normatif, lui, est logé à l'enseigne de l'égalité. En d'autres termes, être ensemble dans la différence, mais en tant qu'égaux. Les deux premiers chapitres exposent d'ailleurs clairement les composantes de la problématique et son originalité par rapport aux écrits traitant de la diversité au quotidien. Le potentiel politique des rencontres fait l'objet d'une attention particulière dans le chapitre II, car ces rencontres peuvent révéler l'émergence de relations d'égalité au quotidien pouvant s'attaquer à des formes particulières d'inégalité racialisée. D'autre part, les sphères de la vie quotidienne examinées par les chercheurs, accompagnés de leurs étudiants et de leurs collègues, vont au-delà des espaces publics généralement étudiés dans la littérature. Les auteurs abordent quatre : construire son chez-soi (domicile), gagner sa vie (travail), se déplacer